

L'AVÈNEMENT

J.S.G
BONES

JSG Bones

L'Avènement

© JSG Bones, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1432-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nous vivons et nous mourrons dans le labyrinthe de nos vérités, cette forteresse inexpugnable renfermant nos pensées, nos espoirs et nos peurs les plus irrésistibles et insaisissables.

Il s'agit d'une phrase prononcée par ma grand-mère sans que je ne me souvienne des circonstances précises de sa contextualisation. S'agissait-il d'un souvenir consciemment enfoui ? Si oui, pour quelle raison l'aurais-je enterré ? Le corollaire de ce questionnement demeure tout aussi énigmatique : pourquoi revint-il le jour du carnage ?

Étrangement, je me souviens depuis tant d'années de certaines expressions de mon grand-père dont celles concernant cette philosophie de l'ancrage ou encore celle de l'abnégation. Mais, en ce qui concerne ma grand-mère, je dois avouer que mes souvenirs restent imprécis. Il me semble que cette phrase ait été prononcée lorsque l'enterrement eut été achevé dans ce cimetière minuscule. Ce paysage, je ne pourrai jamais l'oublier, ces deux tombes sur ce promontoire surplombant l'océan.

La contextualisation de cette phrase ne relève pas d'une véritable importance tandis que le mystère entourant son surgissement le demeure tant il me rappelle l'impénétrabilité du sens de l'existence. Or, il s'avère que ce qu'ils me supplient de rédiger ne saurait rien percer en termes d'énigme d'autant plus qu'ils ne cessent d'évoquer leur propre lisibilité, une visualisation, que dis-je, un récit fictif à l'instar de tous ces policiers, avocats et juges.

Cette interprétation met en exergue leur incapacité à s'interroger sur toutes leurs certitudes, une forme d'impuissance que j'avais vécue lors de ma jeunesse dans ce pays en proie à ce conflit historique. Mais, en ce jour, je me dois de laisser mon empreinte, une forme de consécration afin d'immortaliser l'existence de ces fantômes qui m'accompagnent depuis toutes ces années. Cependant, cette empreinte ne saurait être celle qu'ils me somment d'écrire, ce désir de me voir rédiger un quelconque dogme ou un simulacre d'évangile.

Je sais ce que je leur dois. Comment pourrais-je l'ignorer ? Mais, je ne peux consacrer mes actes. L'autel de l'avenir ? La seule consécration à laquelle je puisse consentir est cette existence d'exilé, ces années d'itinérance mémorielle, la seule qui mérite que l'on s'y attarde contrairement à tout ce qu'ils affirment. Il me paraît curieux qu'ils se permettent de balayer ces voyages en discourant sur

l'antériorité alors qu'il s'agit des plus pures et intemporelles différenciations au cours desquelles je traversais les résurrections les plus singulières.

Je devins un homme. Ce jour où ils moururent. Je mis plus de cinquante ans pour comprendre la portée de cet événement.

Je devins un homme le jour de leur mort. Cette phrase, je la rumine depuis longtemps. Tellement de temps à me remémorer ce jour. Cette existence au cours de laquelle s'éternisent les sentiments, les sensibilités, les sens, les essences mêmes de mon identité. Toutes celles forgées dans cet épais brouillard de flammes, de fumées. L'Être à travers ce temps qu'est l'existence.

Je devins un homme. Dans le sens de comprendre ce qu'aucun enfant ne doit et ne devrait comprendre lors de cette insouciance qu'est et doit être l'enfance. Nul enfant ne doit vivre, ne doit être confronté à cette révélation que la conscience de la vie se caractérise dans ces deux principes que sont l'inhérente fragilité et l'absurdité destructrice.

Je devins un homme. Le devint-on réellement ? Je me pose encore cette question aujourd'hui tant elle m'obsède. Inlassablement, elle revient me hanter sans que je ne puisse l'effacer ni de mon conscient ni de mon subconscient à l'instar de ce souvenir de ce jour funeste, paradoxalement la réminiscence la plus vivace de mes parents et de ma sœur.

Il est vrai que je ne me souviens plus vraiment de leurs visages. Pourtant, je regardais et regarde souvent les quelques photos en ma possession en espérant déclencher une quelconque évocation. Je ne me souviens plus du son de leurs voix. Je ne me souviens plus de leur odeur. L'abandon des sens, cette privation absolue de ce qui nous humanise.

Je devins un homme dans le renversement de mon monde. Cette explosion me faisant basculer dans cette immutabilité que seule nous confère la mort. Je ne le compris pas au moment de la déflagration. À cinq ans que pouvais-je comprendre de ce conflit ? Je mis plus de cinq décennies à esquisser un semblant de compréhension de ce désordre, à construire une perception de l'incohérence de l'évolution.

Ce jour, ces quelques secondes, resta gravé dans ma mémoire. Une voiture stationnée devant la gare. Mes parents me tenant la main ainsi que celle de ma petite sœur en sortant dans la rue après une longue promenade sur la côte. Et cette déflagration.

Je perdis connaissance et me réveillai à l'hôpital, le blanc immaculé fracturant mon dernier souvenir de ce ciel noirci par l'épaisse fumée. Lorsqu'une infirmière pénétra dans la chambre, je m'empressai de l'interroger sur l'absence de mes parents ainsi que celle de ma sœur dans cette chambre, soudain saisi par ce désarroi devant la solitude. J'éprouvai du mal à articuler mes mots. Je vis l'innommable dans son regard, l'inénarrable silence révélant de façon paradoxale l'immense chaos dans lequel mon existence se retrouverait désormais. Je ne pouvais plus parler, les seuls mots qui résonnaient dans ma tête furent les suivants : je ne les reverrai plus jamais.

La vision, ou plutôt la visualisation, accorde une existence physique à l'inexistant dans la matérialisation de celle-ci. Le fait de l'apercevoir, de voir nous permet de ressentir la réalité, de discerner ses moindres contours et ainsi de l'appréhender.

Certes, l'existence repose sur l'enchevêtrement de sensations et non pas seulement la matérialisation puisque sentir, entendre et toucher concrétise également la réalité. De ce fait, lorsque l'un de ses sens fait défaut, cette notion de la réalité s'obscurcit dans l'altération et même si les autres sens parviennent à gommer une fraction de ce déficit, la défaillance demeure, devenant par la force des choses l'incarnation du manquement et le souvenir de tout ce qui respirait autrefois. Je compris, dès le croisement du regard de l'infirmière, que plus jamais ma vie ne serait une vie normale.

Mon grand-père et ma grand-mère du côté de mon père vinrent tous les jours pendant ma convalescence de trois mois. Et chaque jour revint inlassablement la même question : pourquoi fus-je vivant ? Mais je ne trouvai jamais de réponse à cette question. Je ne compris pas pourquoi ma famille n'avait pas survécu. Mon grand-père me répéta infatigablement qu'il fallait que je continue à vivre afin de préserver leur mémoire. Cependant, cette phrase ne voulait rien dire pour moi puisque le fait de parler de mémoire me renvoyait à leur mort et, cette vérité, je ne voulais pas l'accepter. Pendant les trois mois passés dans cette chambre d'hôpital, je me disais chaque jour qu'ils allaient revenir, franchissant le seuil de la porte et que nous serions de nouveau une famille. Lorsque je partageai ce souhait avec mon grand-père, je vis dans son regard de l'incrédulité alors que ma grand-mère éclata en sanglots.

Je compris le concept du non-retour, consacrant la notion de la disparition en y voyant un sens de l'achèvement dans l'inachevé. Cependant, je refusais de croire en cette logique implacable. Comment pourrais-je concevoir que plus jamais

mes parents ne seraient à mes côtés ? De quelle manière pouvais-je me résigner à la perspective de ne plus tenir la petite main de ma sœur ?

Pendant l'hospitalisation, je nourrissais une relation ambivalente avec cette notion de la perte puisque je comprenais sans vouloir comprendre. De cette ambiguïté naquit une méfiance, voire une défiance, envers le monde des adultes puisque, dans ma tête, ce monde fut coupable de ma destinée tragique.

Inconsciemment, j'érigais une vision du monde édiflée sur l'annihilation orchestrée par les adultes. Au fond de moi-même, je cherchais à attribuer une responsabilité parce que j'aspirais à comprendre, pourquoi en l'espace de quelques secondes, j'étais passé du statut de fils, de frère, au statut d'orphelin. J'avais une vie d'avant, une antériorité, marquée par une rupture, une fracture qui, sans que je ne le sache lors de cette jeunesse qui fut mienne, se creuserait dans le temps sans jamais se résorber.

Le souvenir de l'explosion ne s'effaça jamais. Je ne compris que bien plus tard que j'entretenais consciencieusement ce souvenir afin de ne jamais oublier d'où je venais. Orphelin je le fus et le resterais à jamais. Mon grand-père fit tout son possible pour effacer la mort de ma mémoire, mais jamais je ne pouvais me résoudre à délaisser mon passé de quelque manière qui soit. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, je puisais une force dans ce passé, cherchant à forger une identité dans, à travers, et grâce à cette meurtrissure.

Le jour de l'enterrement resta, et subsiste jusqu'aujourd'hui, gravé dans ma mémoire d'autant plus que cela fut la première incursion dans ma vie de ce concept que l'on nomme le deuil. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas saisi, pour autant que cela ait été possible, et peut-être par refus, la signification de cette notion. Dès mon réveil à l'hôpital, je fus saisi d'une angoisse devant l'absence de mes parents, ce sentiment s'effaçant devant cette sensation de l'abattement lorsque je compris la rupture de l'ancrage, cette expression si chère à mon grand-père.

Je crois, pendant ces trois mois, avoir rencontré, côtoyé et assimilé toutes ces notions que sont la désolation, le tourment, nés dans l'arrachement et le déchirement. Mais, à aucun moment, le deuil ne m'apparut comme ce linceul enclavant ma condition psychologique puisque je n'avais jamais perdu le moindre être jusque-là.

L'enterrement, ce mot dont la musicalité ne peut que renforcer son insensibilité, fut une journée impénétrable. Cette lumière agonisante, la pluie

intraitable. Dès que je levai mon regard, je ne vis que l'assombrissement, cette éclipse météorologique conférant la métamorphose de notre présent.

Dans l'enceinte de l'église, je découvris l'absurdité de cette cérémonie. Interminable, je me devais d'écouter les paroles du prêtre invoquant son Dieu afin de louer la façon dont ce dernier avait exercé son droit divin dans le rappel aux cieux.

Cette allusion me parut obscène tant cette notion de réintégration fut absurde. Je me dis que si ce Dieu pouvait les rappeler à lui, pourquoi ne pouvait pas les faire ressusciter ? Je trouvai de la cohérence orgueilleuse dans mon argumentation sans me rendre compte de sa futilité.

Non seulement, j'entreprenais à m'enquérir sur le sens de la religion, mais je sentais au fond de mon être l'avènement d'un refus de croire en la moindre croyance surnaturelle puisque, pour moi, la religion s'apparentait à un engouement démesuré en faveur de l'incompréhensible. Il est certain que mon deuil et la façon dont je la vivais dans ma chair ne pouvaient que s'offenser devant cette profanation que constituait la parole religieuse puisque, pour moi, mes parents n'appartenaient pas à un quelconque Dieu, mais à moi. Non seulement l'on me les avait enlevés physiquement, mais la religion cherchait de façon ignominieuse à me les arracher psychologiquement. De quel droit une religion pouvait-elle s'approprier ce qui ne lui appartenait pas ? Je compris à travers l'émergence de mon esprit critique le poids des paroles de mon père dont certaines me revenaient pendant cet enterrement, lui qui n'avait eu de cesse de dénoncer les religions et notamment la sienne. Ayant été élevé dans la foi, cet éloignement ne plaisait guère à ses parents. Pendant l'enterrement me revint surtout une phrase : la religion c'est l'aveuglement. À travers cette phrase, je vis en la religion la volonté de se retirer du monde, de ne plus la voir telle qu'elle fut et de l'imaginer autrement. Cet enfermement conduisit à la cécité intellectuelle, la vénération de l'illusoire et la répudiation du réel. Ce jour-là, il aurait été illusoire de prétendre à une résurrection ou à une quelconque atténuation de ma désespérance puisque ma famille avait cessé d'exister.

Je ne compris pas pourquoi cela devait se passer ainsi. Pourquoi Dieu aurait-il rappelé mes parents auprès de lui pour me laisser orphelin ? Après la cérémonie, le prêtre tenta de me consoler en me disant que tout irait bien puisque Dieu me protégeait et ne cesserait jamais de veiller sur moi, quelles que soient les circonstances de ma vie. Perplexe devant cette omniscience caractérisée, je ne pus m'empêcher de lui demander si cette prise de parole fut celle de la vérité ou

tout simplement une affabulation. Son regard sévère devant ce qui s'apparentait manifestement à une réfutation, accompagné de son silence, fut pour moi révélateur de l'abîme de son argumentation. Je saisis dans son mutisme toute la rationalité de son incohérence. Je ne connus pas ce mot, encore moins son concept, mais cela fut ma première rencontre avec l'incohérence religieuse. Dès l'âge de cinq ans, je compris ce néant qu'est la religion.

Cette cérémonie interminable ne fit qu'accroître ma désolation puisque pendant toute la durée, je ne pus détourner mon regard des trois cercueils. Non seulement cette cérémonie fut une première et une révélation à bien des égards, mais je n'avais jamais vu de cercueils auparavant. Le fait de les voir devant moi, en sachant que mes parents gisaient à l'intérieur, me bouleversa profondément puisque je ne compris pas pourquoi la vie devait s'achever entre quatre panneaux de bois. Anachronique demeure le mot le plus adapté, mot que j'appris bien plus tard, mais cette vision me hanta pendant de longues années et me hante encore aujourd'hui.

À la sortie de l'église, ma grand-mère prit ma main afin de m'emmener vers le cimetière. Je reçus de nombreuses condoléances sans que je ne sache ce que cela signifiait. Je trouvai une certaine musicalité dans cette suite des syllabes et, lorsque ma grand-mère m'eut expliqué ce que ce terme signifia, je rencontrai cette notion qu'est le paradoxe. Comment un mot, doté d'une sonorité exquise, pouvait-il communiquer cette souffrance qu'est le deuil ? Autant que je me souviens, il s'agissait pour moi ce jour-là de comprendre que la langue, et par conséquent la vie, est faite de contradictions. Moi-même, je personnifiai cette contradiction dans le sens où je survécus à la mort des miens alors que l'explosion, selon tous les experts, aurait dû m'anéantir. S'agissait-il d'une forme de divergence dans la convergence ? Jusqu'à ce jour, je ne peux apporter la moindre réponse à cette interrogation.

Cette notion de survie fit une source d'ébranlement puisque le jour de l'explosion je tenais la main de ma sœur ainsi que celle de ma mère. Les deux furent tués sur le coup, mais moi, pour des raisons que nul ne put expliquer encore moins rationaliser, je ne mourus pas. Je compris, ce jour-là, la suprématie de la mort dans son orgueil destructeur et sa maîtrise intemporelle.